

De l'exil à l'errance

Marie-jeanne Segers

Editions érès, 2009



L'exil, signifiant de la modernité, est intimement lié au langage. L'exilé, comme tout sujet, est marqué par sa langue d'origine d'une manière radicale, dans son corps même. Etranger à la langue d'accueil, l'exilé devient étranger à sa propre langue promue dans l'exil en patrie. C'est pourquoi, l'entrée traumatique du sujet exilé se fait dans le langage. Le chaos des langues, la désarticulation symbolique par le déni des violences de l'histoire, entrent dans la composition des conditions de la mélancolisation des «sujets sans». D'où la difficulté d'entrer dans l'échange qui ne se réduit pas à donner et recevoir, mais à faire entrer dans l'échange sa temporalité, ses ancêtres, ses mots et ses morts.

Dans la cacophonie des langues, les ruptures de transmissions, l'indigence du lien social en proie à la mélancolisation à l'instar de celle de l'adolescence, la confrontation des cultures, les références fondatrices invalidées, délégitimées, naissent inévitablement des pathologies de l'exil : mélancolie et errance où le sujet exilé se meut dans un espace sans source ni bord.

Les candidats à l'exil déplacent avec eux un malaise insoluble. Toujours l'impasse doit être faite sur un certain passé pour intégrer une nouvelle identité : mais comment faire

le deuil de ce qu'on a pas reçu ? Aussi, les exilés modernes tentent-ils tous les sens, toutes les directions et tous les chemins, faute de sens. Parfois un sens s'impose seul, mais c'est alors sur un mode injonctif et unidirectionnel.

L'auteure, psychanalyste, saisit là le thème de l'exil pour interpellier la pratique de la psychanalyse et ses limites en cette matière : dérégulation généralisée des systèmes symboliques engendrée par l'effervescence des migrations. La construction du sujet à partir de la symbolisation de l'absence ouvre à la diversité et à l'étranger.

La clinique psychanalytique actuelle est une clinique de l'exil, des sujets sur le bord, des corps désertés par la parole, où il est impossible d'éluder l'articulation du singulier et du social. Ainsi, le détour par le traumatisme fait indéniablement progresser l'examen critique de l'exil. L'auteure «écorche», par ce biais, et à juste titre, la démarche insensée revendiquée par l'ethnopsychanalyse qui s'emploie à rendre à l'exilé sa culture d'origine, conception qui anticipe « à la place du sujet », dont ils imaginent et interprètent grossièrement la culture et l'interprètent à sa place pour réconcilier avec son origine (?) ou son accueil (?). Or, c'est un entre-deux que l'exilé doit inventer : ni avant ni après. On ne peut préjuger de la solution personnelle que l'exilé va inventer pour accéder à une résolution dialectique de son identité en tentant d'assumer la métamorphose subjective imposée par le déracinement. A l'autre extrême, il y a l'universalisme *a priori* qui chosifie le migrant qu'il condamne à répondre à l'appel d'une extériorité qui échoue de manière notoire à refonder sa subjectivité.

Or c'est l'exil qui constitue et non l'appartenance, l'origine comme l'universel.

Achour Ouamara